Un faux bruit lors des Guerres de Bourgogne

Autor(en): **Lasserre, D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **15 (1939-1940)**

Heft 34

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-712396

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un faux bruit lors des Guerres de Bourgogne

C'était en 1474. Entre le duc Charles et les cités d'Alsace la tension devenait chaque mois plus violente. Tous les états voisins — l'Empire germanique, la couronne de France, la Lorraine ducale, la maison d'Autriche, la Savoie et naturellement aussi les cantons suisses — prenaient position à l'égard des parties adverses en examinant leurs intérêts et leurs engagements; Louis XI estimant l'occasion propice d'abattre son trop puissant vassal, excitait les Suisses à lui déclarer la guerre.

Or un traité de non-agression et de bon voisinage avait été conclu plusieurs années auparavant entre la Bourgogne et la Confédération; mais depuis longtemps aussi les relations se faisaient toujours plus fréquentes et amicales entre la bourgeoisie alsacienne et les villes du Plateau suisse. Deux tendances se dessinaient donc au sein des Confédérés: les uns — et c'étaient d'abord les plus nombreux, surtout dans les cantons à landsgemeinde — estimaient que les Suisses n'avaient pas à se mêler aux querelles des puissants et que rien dans la conduite du duc Charles envers eux ne légitimait une déclaration de guerre; les autres prenaient fait et cause pour le roi de France et affirmaient qu'il était de l'intérêt de la Confédération de s'allier avec lui contre le grand duc d'Occident. On sait la suite: grâce à l'influence de quelques nobles bernois et lucernois aux gages de Louis XI, ce fut le parti belliqueux qui l'emporta, et, sans raisons sérieuses, les cantons se précipitèrent brusquement dans l'aventure de Bourgogne.

On s'est demandé si l'un des faits qui provoquèrent le revirement des petits cantons ne serait pas le bruit qui se répandit à ce moment de l'accueil outrageant fait par Charles le Téméraire à des délégués suisses lors d'une entrevue en Alsace; or, d'après un document de l'époque, le duc se serait au contraire montré parfaitement correct envers les Suisses au cours de cette rencontre.

Certes, il ne faudrait pas en conclure que les guerres de Bourgogne sont nées d'une fausse nouvelle répandue par le parti anti-bourguignon; mais il est certain qu'un des grands griefs faits au Duc parmi les Confédérés fut d'avoir manqué d'égards envers eux. La rumeur en question peut donc avoir eu quelque effet sur le vote des landsgemeindes.

On ne peut mesurer, ni dans le passé, ni dans le présent, la portée des «on-dit» sur les événements; mais on éprouve quelque honte à la pensée qu'une fois dans notre histoire un bruit non vérifié a pu agir sur les destinées de notre pays. Puisse cet incident faire réfléchir tous les colporteurs de nouvelles sensationnelles!

D. Lasserre.

Extraits d'une lettre de femme

... Il y aurait aussi quelque chose à faire: inviter les soldats qui voyagent à ne pas se conter à haute voix toutes sortes de choses concernant leurs allées et venues militaires, leurs exercices, et à ne pas se montrer par la portière l'emplacement de fortifications, dont ils s'évertuent à spécifier les raisons d'être et les vertus défensives. J'aurais été une étrangère désireuse de servir ma nation, que j'eusse recueilli jeudi une foule de précieux renseignements. Ce qui n'avait aucune importance, puisque je suis Suisse, aurait pu en avoir une plus grande, si à ma place s'était trouvée la «personne» nettement teutonne qui voyageait avec moi à l'aller...

... Et puis, décidément, nos chers soldats, si braves, si admirables en tant de choses, devraient encore acquérir un peu de tenue. J'avais après Soleure la compagnie de deux jeunes sanitaires qui, à chaque gare, ouvraient la fenêtre et appelaient les jeunes filles et femmes sur le quai, leur envoyaient des lazzis douteux, plaisantaient, entamant des conversations avec force sous-entendus. Ce qui «passerait» en temps ordinaire me choque beaucoup en temps de mobilisation et dans les circonstances présentes...

Guisan n'a jamais tenu un sabre et c'est l'arme que son adversaire choisit. Dans 48 heures à l'aube le duel aura lieu. Pendant la nuit qui le précède, le jeune Vaudois apprend à tenir un sabre et le matin se rend sur le pré. Il a remis son âme à Dieu et sa vie au hasard. Le hasard se montre indulgent pour le jeune homme car à la troisième passe l'officier est atteint si gravement qu'on est obligé de l'emporter à l'hôpital.

Jean-Samuel, blessé lui aussi, perd beaucoup de sang et la santé qu'il avait recouvrée l'abandonne d'un seul coup. Il rentre chez ses parents où le bon air vaudois, la vie tranquille de la campagne lui recréent une nouvelle vigueur.

Dans la famille Guisan on a le goût de l'aventure. Des frères, des cousins se sont essaimés sur le globe et tentent la fortune là où l'avenir exige du courage, de l'audace et de solides vertus: dans les colonies. Un oncle de Jean-Samuel, justement, se trouve dans les Antilles. Il fait signe à son neveu, l'invite à partager sa vie passionnante et au printemps 1769 Jean-Samuel s'embarque en Hollande.

A peine sortis de la Manche, les voyageurs sont assaillis par une tempête d'une violence inouïe. Un coup de tabac sérieux désagrège la voilure, abat un mât et l'équipage jour et nuit doit fournir un travail extraordinaire d'endurance et de courage. Guisan offre ses services. On en a bien besoin car la tempête dure longtemps et le bateau à plus d'une reprise risque de briser sa coque contre les rochers. Guisan tira profit dans la suite de ce baptême de l'eau mouvementé.

Il arrive enfin dans sa colonie où ses nouveaux amis viennent lui souhaiter la bienvenue, selon la coutume locale, c'est-à-dire chargés de bons vœux et de paniers débordants d'oranges, d'ananas, de melons, de bananes, de pamplemousses, etc. etc.

Le lendemain, au point du jour, Guisan prête serment car le gouvernement hollandais lui a conféré le grade de lieutenant, il pourra ainsi exercer un pouvoir dans la colonie. La vie militaire cependant ne l'occupe que partiellement et Jean-Samuel se trouve bientôt à la tête d'une entreprise coloniale dans laquelle de bons bourgeois vaudois ont des intérêts considérables. Avec un homme tel que Guisan les affaires vont marcher rondement; il se jette littéralement au travail, étend l'aire des cultures, exige de tout le monde un effort supplémentaire, prospecte des régions inconnues, provoque par sa bonté et son sens pédagogique la reconnaissance des noirs.

Une fois de plus il a trop compté sur ses forces et après quelques mois de cette vie débordante, une fièvre violente le terrasse. On le ramène à la maison après 3 jours de marche pénible. Le médecin considère son état comme grave. L'agonie commence. Autour du malade cependant le docteur laisse un serviteur pour chasser les mouches. Ce serviteur qui a reconnu en Guisan un homme juste se désole que les blancs ne puissent sauver la vie d'un des leurs. De sa propre initiative il appelle une négresse qui passe un peu pour sorcière, un peu pour déesse. C'est Zilia qui lui prépare aussitôt une tisane extraordinairement violente. Guisan, inconscient déjà, absorbe le liquide et retombe sur sa couche mortellement pâle. C'est à croire que les herbes de la bonne Zilia recelaient les poisons les plus violents de la colonie. Les indigènes le considèrent comme mort, se mettent à danser et à pousser les hurlements funèbres qu'exige la tradition et s'en vont chercher des draps et des linceuls. Cependant quand ils reviennent auprès du moribond, ils voient un Guisan assis sur son lit et capable de se tenir pendant quelques secondes dans cette position.

Quelques semaines de convalescence et la santé revient.

* (A suivre.)